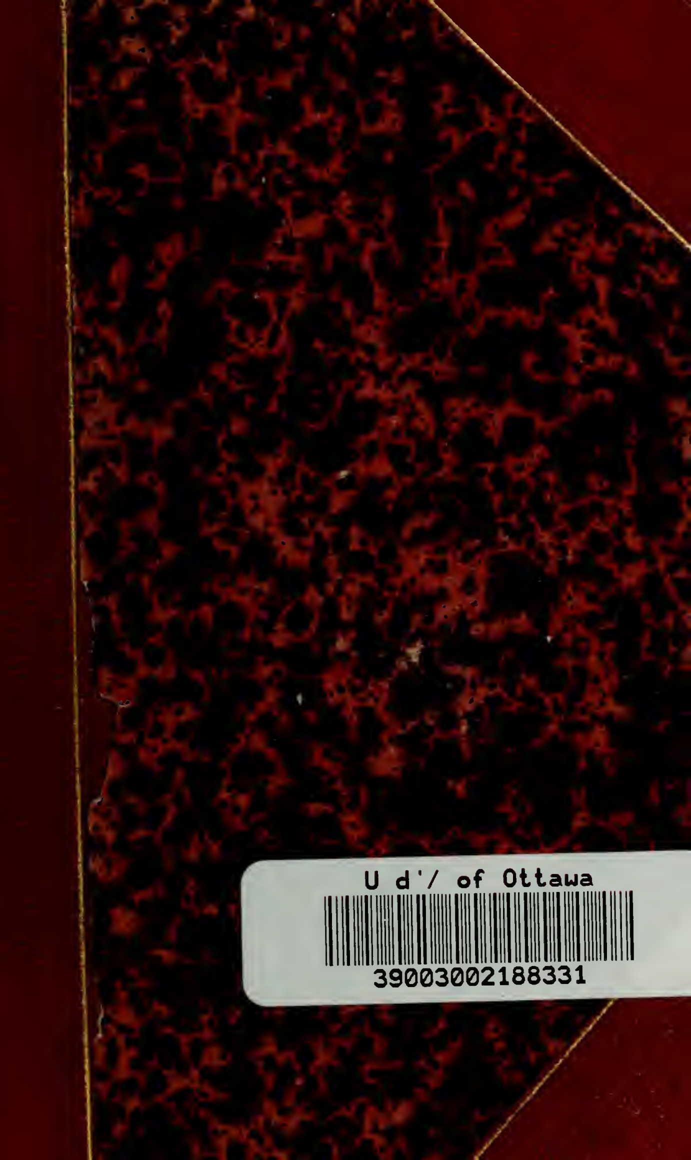

U d'/ of Ottawa
39003002188331

MOLIERE

L'AMOVR MEDECIN

MOLIERE

—

L'AMOUR MEDECIN

EDITION ORIGINALE

REIMPRESSION

textuelle

par les soins de

LOUIS LACOUR

M DCCC LXVI

JUSTIFICATION DU TIRAGE.

1 exemplaire sur peau vélin.
5 exemplaires sur parchemin de mouton, de fabrication genre ancien.
16 exemplaires sur vrai papier de Chine.
16 exemplaires sur papier de Chine de fabrication française.

38

Le reste de l'édition est tiré à petit nombre sur papier vergé, dit de Hollande, de la plus belle qualité, et chaque exemplaire, *quel qu'il soit*, est numéroté. Il n'y a qu'une série de numéros, commençant au 39e.

N° 


L'Amour Medecin.

L'AMOVR MEDECIN.

COMEDIE.

Par I. B. P. MOLIERE

A PARIS

Chez NICOLAS LE GRAS, au troisiéme Pilier de la grand'Salle du Palais, à l'Esperance, et à L, couronnée.

M. DC. LXVI

AVEC PRIVILEGE DU ROY



AV LECTEVR.

CE n'est icy qu'vn simple crayon, vn petit impromptu, dont le Roy a voulu se faire vn diuertissement. Il est le plus precipité de tous ceux que sa Majesté m'ait commandez; Et lors que ie diray qu'il a esté proposé, fait, appris, et representé en cinq iours, ie ne diray que ce qui est vray. Il n'est pas ne-

cessaire de vous aduertir qu'il y a beaucoup de choses qui dependent de l'action ; On sçait bien que les Comedies ne sont faites que pour estre joüées, et ie ne conseille de lire celle-cy qu'aux personnes qui ont des yeux pour découurir dans la lecture tout le jeu du Theatre : Ce que ie vous diray, c'est qu'il seroit à souhaitter que ces sortes d'ouurages pussent tousiours se monstrer à vous auec les ornemens qui les accompagnent chez le Roy. Vous les verriez dans vn estat beaucoup plus supportable, et les Airs, et les Symphonies de l'incomparable Monsieur Lully, meslez à la

beauté des Voix et à l'addresse des Danseurs, leur donnent, sans doute des graces, dont ils ont toutes les peines du monde à se passer.





EXTRAICT DV PRIVILEGE du Roy.

PAr grace et Priuilege du Roy, donné à Paris, le 30. de Decembre 1665. Signé DE SEIGNEROLLE, et seellé du grand Sceau de cire jaune, Il est permis à Iean Baptiste Pocquelin de Moliere, Comedien de la Troupe de nostre tres-cher et tres-amé Frere vnique le Duc d'Orleans, de faire imprimer, vendre et debiter pendant le temps et espace de cinq ans, par tel Libraire ou Imprimeur que bon luy semblera, vne piece de Theatre qu'il a composée intitulée *l'Amour Medecin:* auec deffenses à toutes personnes de reimprimer ou contrefaire, vendre ou distribuer ladite Piece, ou partie d'icelle sans sa permission, à peine de confiscation des

Exemplaires, et de l'amende portée dans l'original.

Registré sur le Liure de la Communauté des Imprimeurs, Marchands Libraires de Paris, le 4 *Ianuier* 1666.

Signé, PIGET Syndic.

Ledit Sieur Moliere a cedé, quitté, et transporté son droit de Priuilege à Pierre Traboüillet, Nicolas le Gras, et Theodore Girard Marchands Libraires à Paris, pour en jouïr, ainsi qu'il est porté par lesdites Lettres de Priuilege, suiuant l'accord fait entr'eux.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois, le 15. *Ianuier* 1666.



LES PERSONNAGES.

SGANARELLE, Pere de Lucinde.
AMINTE.
LVCRECE.
M. GVILLAVME, Vendeur de Tapisseries.
M. IOSSE, Orfevre.
LVCINDE, Fille de Sganarelle.
LYSETTE, suiuante de Lucinde.
M. TOMÉS,
M. DES FONANDRÉS,
M. MACROTON,
M. BAHYS,
M. FILERIN, } Medecins.
CLITANDRE, Amant de Lucinde.
VN NOTAIRE.

L'OPERATEVR, Oruietan.
Plusieurs Triuelins et Scaramouches.
LA COMEDIE.
LA MVSIQVE.
LE BALLET.

La Scene est à Paris dans vne Salle de la maison de Sganarelle.



PROLOGVE

LA COMEDIE
LA MVSIQVE
ET LE BALLET.

LA COMEDIE.

QVittons, quittons nostre vaine querelle,
Ne nous disputons point nos talens tour à tour.
Et d'vne gloire plus belle,
Piquons-nous en ce iour.
Vnissons-nous tous trois d'vne ardeur sans seconde.

I.

Pour donner du plaisir au plus grand
Roy du monde.

Tous trois.

Vnissons-nous....

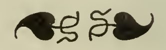
LA COMEDIE.

De ses trauaux plus grands qu'on ne
peut croire,
Il se vient quelquefois delasser par-
my nous.
Est-il de plus grande gloire
Est-il bon-heur plus doux.

Vnissons-nous tous trois....

Tous trois.

Vnissons-nous.....





L'AMOVR MEDECIN.

ACTE I.

SCENE I.

SGANARELLE, AMINTE, LVCRECE, M. GVILLAVME, M. IOSSE.

SGANARELLE.

AH, l'estrange chose que la vie! et que ie puis bien dire auec ce grand Philosophe de l'Antiquité, que qui terre a guerre a,

et qu'vn malheur ne vient iamais sans l'autre. Je n'auois qu'une seule femme qui est morte.

M. GVILLAVME.

Et combien donc en voulez-vous auoir?

SGANARELLE.

Elle est morte, Monsieur mon amy, cette perte m'est tres-sensible, et ie ne puis m'en ressouuenir sans pleurer. Ie n'estois pas fort satisfait de sa conduite, et nous auions le plus souuent dispute ensemble; mais enfin, la mort r'ajuste toutes choses. Elle est morte : ie la pleure. Si elle estoit en vie nous nous querellerions. De tous les enfans que le Ciel m'auoit donnés, il ne m'a laissé qu'vne fille, et cette fille est toute ma peine. Car

enfin ie la voy dans vne melancolie la plus sombre du monde, dans vne tristesse épouuantable, dont il n'y a pas moyen de la retirer, et dont ie ne sçaurois mesme apprendre la cause. Pour moy i'en perds l'esprit, et i'aurois besoin d'vn bon conseil sur cette matiere. Vous estes ma niece : vous, ma voisine, et vous, mes comperes et mes amis : ie vous prie de me conseiller tous ce que ie dois faire.

M. IOSSE.

Pour moy, ie tiens que la brauerie et l'ajustement est la chose qui resiouït le plus les filles ; et si i'estois que de vous, ie luy acheterois dés aujourd'huy vne belle garniture de Diamans, ou de Rubis, ou d'Esmeraudes.

M. GVILLAVME.

Et moy; si i'estois en vostre place, i'achetterois vne belle tenture de tapisserie de verdure ou à personnages, que ie ferois mettre à sa chambre, pour lui resiouïr l'esprit et la veuë.

AMINTE.

Pour moy, ie ne ferois point tant de façon, et ie la marirois fort bien, et le plustost que ie pourrois, auec cette personne qui vous la fit, dit-on, demander, il y a quelque temps.

LVCRECE.

Et moy, ie tiens que vostre fille n'est point du tout propre pour le Mariage. Elle est d'vne complexion trop delicate et trop peu saine, et c'est la vouloir enuoyer bien-tost en l'autre

monde, que de l'exposer comme elle est à faire des enfans. Le monde n'est point du tout son fait, et ie vous conseille de la mettre dans vn couuent, où elle trouuera des diuertissemens qui seront mieux de son humeur.

SGANARELLE.

Tous ces conseils sont admirables asseurément : mais ie les tiens vn peu interessez, et trouue que vous me conseillez fort bien pour vous. Vous estes Orfevre, Monsieur Iosse, et vostre conseil sent son homme qui a enuie de se défaire de sa marchandise. Vous vendez des tapisseries, Monsieur Guillaume, et vous auez la mine d'auoir quelque tenture qui vous incommode. Celui que vous aymez, ma voisine, a, dit-on, quelque

inclination pour ma fille, et vous ne seriez pas faschée de la voir la femme d'vn autre. Et quant à vous, ma chere niece, ce n'est pas mon dessein, comme on sçait, de marier ma fille auec qui que ce soit, et i'ai mes raisons pour cela. Mais le conseil que vous me donnez de la faire Religieuse, est d'vne femme qui pourroit bien souhaitter charitablement d'estre mon heritiere vniuerselle. Ainsi, Messieurs et Mesdames, quoy que tous vos conseils soient les meilleurs du monde, vous trouuerez bon, s'il vous plaist, que ie n'en suiue aucun. Voila de mes donneurs de conseils à la mode.



SCENE II.

LVCINDE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

AH, voila ma fille qui prend l'air. Elle ne me void pas. Elle soûpire. Elle leue les yeux au Ciel. Dieu vous gard. Bon iour ma mie. Hé bien, qu'est-ce! comme vous en va? Hé! quoy toûjours triste et melancolique comme cela, et tu ne veux pas me dire ce que tu as. Allons donc, découure-moy ton petit cœur, là ma pauure mie, dy, dy; dy tes petites pensées à ton petit papa mignon. Courage. Veux-tu que ie te baise? Vien. I'en-

rage de la voir de cette humeur-là. Mais, dy moy, me veux-tu faire mourir de desplaisir, et ne puis-ie sçauoir d'où vient cette grande langueur. Descouure m'en la cause, et ie te promets que ie feray toutes choses pour toy. Oüy, tu n'as qu'à me dire le sujet de ta tristesse, ie t'asseure icy, et te fais serment, qu'il n'y a rien que ie ne fasse pour te satisfaire. C'est tout dire : Est-ce que tu es jalouse de quelqu'vne de tes compagnes, que tu voyes plus braue que toy ? Et seroit-il quelque estoffe nouuelle dont tu voulusses auoir vn habit ? Non. Est-ce que ta chambre ne te semble pas assez parée, et que tu souhaitterois quelque cabinet de la Foire Saint Laurent ? Ce n'est pas cela. Aurois-tu enuie d'apprendre quel-

que chose? Et veux-tu que ie te donne vn Maistre pour te montrer à joüer du Clauessin? Nenny. Aymerois-tu quelqu'vn, et souhaitterois-tu d'estre mariée?

Lucinde luy fait signe que c'est cela.

SCENE III

LYSETTE, SGANARELLE, LVCINDE.

LYSETTE.

HE bien, Monsieur, vous venez d'entretenir vôtre fille. Auez-vous sceu la cause de sa melancolie?

SGANARELLE.

Non, c'est vne coquine qui me fait enrager.

LYSETTE.

Monsieur, laissez-moy faire, ie m'en vais la sonder un peu.

SGANARELLE.

Il n'est pas necessaire, et puis qu'elle veut estre de cette humeur, ie suis d'auis qu'on l'y laisse.

LYSETTE.

Laissez-moy faire, vous dis-ie, peut estre qu'elle se découurira plus librement à moy qu'à vous. Quoy, Madame, vous ne nous direz point ce que vous auez et vous voulez affliger ainsi tout le monde. Il me semble qu'on n'agist point comme vous faites et que si vous auez quelque repugnance à vous expliquer à vn pere, vous n'en deuez auoir aucune à me descouurir vostre cœur. Dites-moy,

souhaittez-vous quelque chose de luy? Il nous a dit plus d'vne fois qu'il n'espargneroit rien pour vous contenter. Est-ce qu'il ne vous donne pas toute la liberté que vous souhaitteriez, et les promenades et les cadeaux ne tenteroient-ils point vostre ame? Heu. Auez-vous receu quelque desplaisir de quelqu'vn? Heu. N'auriez-vous point quelque secrette inclination, auec qui vous souhaitteriez que vostre pere vous mariast. Ah, ie vous entens. Voila l'affaire. Que Diable, pourquoy tant de façons? Monsieur, le mystere est découuert. Et....

SGANARELLE, *l'Interrompant.*

Va, fille ingratte, ie ne te veux plus parler, et ie te laisse dans ton obsti-

nation.

LVCINDE.

Mon pere, puisque vous voulez que ie vous dise la chose....

SGANARELLE.

Oüy, ie perds toute l'amitié que i'auois pour toy.

LYSETTE.

Monsieur, sa tristesse...

SGANARELLE.

C'est vne coquine qui me veut faire mourir.

LVCINDE.

Mon pere, ie veux bien....

SGANARELLE.

Ce n'est pas la recompence de t'auoir esleuée comme i'ay fait.

LYSETTE.

Mais, Monsieur....

SGANARELLE.

Non, ie suis contr'elle dans vne colere espouuentable.

LVCINDE.

Mais, mon pere....

SGANARELLE.

Ie n'ay plus aucune tendresse pour toy.

LYSETTE.

Mais....

SGANARELLE.

C'est vne friponne.

LVCINDE.

Mais....

SGANARELLE.

Vne ingratte.

LYSETTE.

Mais....

SGANARELLE.

Vne coquine qui ne me veut pas dire ce qu'elle a.

LYSETTE.

C'est vn mary qu'elle veut.

SGANARELLE.

Faisant semblant de ne pas entendre.

Ie l'abandonne.

LYSETTE.

Vn mary.

SGANARELLE.

Ie la deteste.

LYSETTE.

Vn mary.

SGANARELLE.

Et la renonce pour ma fille.

LYSETTE.

Vn mary.

SGANARELLE.

Non, ne m'en parlez point.

LYSETTE.

Vn mary.

SGANARELLE.

Ne m'en parlez point.

LYSETTE.

Vn mary.

SGANARELLE.

Ne m'en parlez point.

LYSETTE.

Vn mary, vn mary, vn mary.



SCENE IV.

LYSETTE, LVCINDE.

LYSETTE.

ON dit bien vray : qu'il n'y a point de pires sourds, que ceux qui ne veulent point entendre.

LVCINDE.

Hé bien, Lysette, i'auois tort de cacher mon desplaisir, et ie n'auois qu'à parler pour auoir tout ce que ie souhaittois de mon pere : tu le vois.

LYSETTE.

Par ma foy, voila vn vilain homme,

et ie vous auouë que i'aurois vn plaisir extréme à luy iouër quelque tour. Mais d'où vient donc, Madame, que iusqu'icy vous m'auez caché vostre mal?

LVCINDE.

Helas, de quoy m'auroit seruy de te le descouurir plûtost! Et n'aurois-ie pas autant gagné à le tenir caché toute ma vie. Crois-tu que ie n'aye pas bien preueu tout ce que tu vois maintenant, que ie ne sceusse pas à fonds tous les sentimens de mon pere, et que le refus qu'il a fait porter à celuy qui m'a demandée par vn amy, n'ait pas estouffé dans mon ame toute sorte d'espoir.

LYSETTE.

Quoy, c'est cét inconnu qui vous

a fait demander, pour qui vous......

LVCINDE.

Peut estre n'est-il pas honneste à vne fille de s'expliquer si librement; mais enfin je t'auouë que s'il m'estoit permis de vouloir quelque chose, ce seroit luy que ie voudrois. Nous n'auons eu ensemble aucune conuersation, et sa bouche ne m'a pas declaré la passion qu'il a pour moy: mais dans tous les lieux où il m'a pû voir, ses regards et ses actions m'ont tousiours parlé si tendrement, et la demande qu'il a fait faire de moy, m'a paru d'un si honneste homme, que mon cœur n'a pû s'empescher d'estre sensible à ses ardeurs, et cependant tu vois où la dureté de mon pere reduit toute cette tendresse.

LYSETTE.

Allez, laissez-moy faire, quelque sujet que i'aye de me plaindre de vous du secret que vous m'auez fait, ie ne veux pas laisser de seruir vostre amour; et pourueu que vous ayez assez de resolution....

LVCINDE.

Mais que veux-tu que ie fasse contre l'authorité d'vn pere? Et s'il est inexorable à mes vœux....

LYSETTE.

Allez, allez, il ne faut pas se laisser mener comme vn Oyson, et pourueu que l'honneur n'y soit pas offensé, on peut se liberer vn peu de la tyrannie d'vn pere. Que pretend-il que vous fassiez? N'estes-vous pas en âge d'estre mariée? Et croit-il que

vous soyez de marbre? Allez, encor vn coup, ie veux seruir vostre passion, ie prens dés à present sur moy tout le soin de ses interests, et vous verrez que ie sçay des destours.... Mais ie vois vostre pere, rentrons, et me laissez agir.



SCENE V.

SGANARELLE.

IL est bon quelquefois de ne point faire semblant d'entendre les choses qu'on n'entend que trop bien : et i'ay fait sagement de parer la declaration d'vn desir que ie ne suis pas resolu de contenter. A-t'on iamais rien veu de plus

tyrannique que cette coustume où l'on veut assujettir les peres? Rien de plus impertinent, et de plus ridicule, que d'amasser du bien auec de grands trauaux, et esleuer vne fille auec beaucoup de soin et de tendresse, pour se despouïller de l'vn et de l'autre entre les mains d'vn homme qui ne nous touche de rien. Non, non, ie me mocque de cét usage, et ie veux garder mon bien et ma fille pour moy.



SCENE VI.

LYSETTE, SGANARELLE.

LYSETTE.

AH, malheur! ah, disgrace! ah, pauure Seigneur Sganarelle! où pourray-je te rencontrer?

SGANARELLE.

Que dit-elle-là?

LYSETTE.

Ah miserable pere! que feras tu? quand tu sçauras cette nouvelle.

SGANARELLE.

Que sera-ce?

LYSETTE.

Ma pauure Maistresse.

SGANARELLE.

Ie suis perdu.

LYSETTE.

Ah!

SGANARELLE.

Lysette.

LYSETTE.

Quelle infortune!

SGANARELLE.

Lysette.

LYSETTE.

Quel accident!

SGANARELLE.

Lysette.

LYSETTE.

Quelle fatalité!

SGANARELLE.

Lysette.

LYSETTE.

Ah, Monsieur!

SGANARELLE.

Qu'est-ce?

LYSETTE.

Monsieur.

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il?

LYSETTE.

Vostre fille.

SGANARELLE.

Ah, ah!

LYSETTE.

Monsieur, ne pleurez donc point comme cela : car vous me feriez rire.

SGANARELLE.

Dy donc viste.

LYSETTE.

Vostre fille toute saisie des paroles que vous lui auez dites et de la colere effroyable où elle vous a veu contre elle, est montée viste dans sa chambre, et pleine de desespoir, a ouuert la fenestre qui regarde sur la riuiere.

SGANARELLE.

Hé bien.

LYSETTE.

Alors, leuant les yeux au Ciel. Non, a-t'elle dit, il m'est impossible de viure auec le courroux de mon pere; et puisqu'il me renonce pour sa fille, ie veux mourir.

SGANARELLE.

Elle s'est iettée.

LYSETTE.

Non, Monsieur, elle a fermé tout doucement la fenestre, et s'est allée mettre sur son lict. Là elle s'est prise à pleurer amerement : et tout d'vn coup son visage a pally, ses yeux se sont tournez, le cœur luy a manqué, et elle m'est demeurée entre les bras.

SGANARELLE.

Ah, ma fille !

LYSETTE.

A force de la tourmenter ie l'ay fait reuenir : mais cela luy reprend de moment en moment : et ie croy qu'elle ne passera pas la iournée.

SGANARELLE.

Champagne, Champagne, Champagne viste, qu'on m'aille querir des Medecins, et en quantité, on n'en

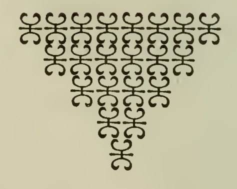
peut trop auoir dans vne pareille auanture. Ah, ma fille! ma pauure fille!

Fin du premier Acte.



I. ENTRE-ACTE.

CHampagne en dançant, frappe aux portes de quatre Medecins, qui dançent, et entrent auec ceremonie chez le pere de la malade.





ACTE II.

SCENE I.

SGANARELLE, LYSETTE.

LYSETTE.

QVe voulez-vous donc faire, Monsieur, de quatre Medecins? N'est-ce pas assez d'vn pour tuer vne personne?

SGANARELLE.

Taisez-vous. Quatre conseils vallent mieux qu'vn.

LYSETTE.

Est-ce que vostre fille ne peut pas

bien mourir, sans le secours de ces Messieurs-là?

SGANARELLE.

Est-ce que les Medecins font mourir?

LYSETTE.

Sans doute : et i'ay connu vn homme qui prouuoit, par bonnes raisons, qu'il ne faut iamais dire, vne telle personne est morte d'vne fiéure et d'vne fluxion sur la poictrine : mais elle est morte de quatre Medecins, et de deux Apothicaires.

SGANARELLE.

Chut, n'offensez pas ces Messieurs-là.

LYSETTE.

Ma foy, Monsieur, nostre Chat est rechappé depuis peu, d'vn saut qu'il

fit du haut de la maison dans la ruë, et il fut trois iours sans manger, et sans pouuoir remuër ni pied ni patte; mais il est bien-heureux de ce qu'il n'y a point de Chats Medecins : car ses affaires estoient faites, et ils n'auroient pas manqué de le purger, et de le saigner.

SGANARELLE.

Voulez-vous vous taire, vous dis-je; mais voyez quelle impertinence. Les voicy.

LYSETTE.

Prenez garde, vous allez estre bien édifié, ils vous diront en Latin que vostre fille est malade.



SCENE II.

MESSIEVRS TOMÉS, DES FONANDRÉS, MACROTON ET BAHYS, *Medecins.* SGANARELLE, LYSETTE.

SGANARELLE.

HE bien, Messieurs.

M. TOMÉS.

Nous avons veu suffisamment la malade; et sans doute qu'il y a beaucoup d'impuretez en elle.

SGANARELLE.

Ma fille est impure.

M. TOMÉS.

Ie veux dire qu'il y a beaucoup

d'impureté dans son corps, quantité d'humeurs corrompuës.

SGANARELLE.

Ah, ie vous entens.

M. TOMÉS.

Mais.... nous allons consulter ensemble.

SGANARELLE.

Allons, faites donner des sieges.

LYSETTE.

Ah, Monsieur, vous en estes.

SGANARELLE.

Dequoy donc connoissez-vous Monsieur?

LYSETTE.

De l'auoir veu l'autre iour, chez la bonne amie de Madame vostre niece.

M. TOMÉS.

Comment se porte son cocher?

LYSETTE.

Fort bien, il est mort.

M. TOMÉS.

Mort!

LYSETTE.

Oüy.

M. TOMÉS.

Cela ne se peut.

LYSETTE.

Ie ne sçay si cela se peut, mais ie sçay bien que cela est.

M. TOMÉS.

Il ne peut pas estre mort, vous dis-je.

LYSETTE.

Et moy ie vous dis qu'il est mort,

et enterré.

M. TOMÉS

Vous vous trompez.

LYSETTE.

Ie l'ay veu.

M. TOMÉS.

Cela est impossible. Hippocrate dit, que ces sortes de maladies ne se terminent qu'au quatorze, ou au vingt-vn, et il n'y a que six iours qu'il est tombé malade.

LYSETTE.

Hippocrate dira ce qu'il lui plaira : mais le Cocher est mort.

SGANARELLE.

Paix, discoureuse, allons sortons d'ici. Messieurs, ie vous supplie de consulter de la bonne maniere. Quoy

que ce ne soit pas la coustume de payer auparavant; toutefois de peur que ie l'oublie, et afin que ce soit vne affaire faite, voicy....

Il les paye, et chacun en receuant l'argent, fait vn geste different.

SCENE III.

MESSIEURS DES FONANDRÉS, TOMÉS, MACROTON, ET BAHYS.

Ils s'asseyent et toussent.

M. DES FONANDRES.

PAris est estrangement grand, et il faut faire de longs trajets, quand la pratique donne un peu.

M. TOMÉS.

Il faut auoüer que i'ay vne Mule admirable pour cela, et qu'on a peine à croire le chemin que ie lui fais faire tous les iours.

M. DES FONANDRÉS.

I'ay vn cheual merueilleux, et c'est vn animal infatigable.

M. TOMÉS.

Sçavez-vous le chemin que ma Mule a fait aujourd'huy. I'ay esté premierement tout contre l'Arsenal, de l'Arsenal au bout du Fauxbourg S. Germain, du Fauxbourg S. Germain au fond du Marais, du fond du Marais à la Porte S. Honoré, de la Porte S. Honoré au Fauxbourg S. Iacques, du Fauxbourg S. Iacques à la Porte de Richelieu, de la Porte de Richelieu

icy, et d'icy ie dois aller encor à la Place Royale.

M. DES FONANDRÉS.

Mon cheual a fait tout cela aujourd'huy, et de plus, i'ay esté à Ruel voir vn malade.

M. TOMÉS.

Mais à propos, quel party prenez-vous dans la querelle des deux Medecins Theophraste et Artemius; car c'est vne affaire qui partage tout nostre Corps?

M. DES FONANDRÉS.

Moy, ie suis pour Artemius.

M. TOMÉS.

Et moy aussi. Ce n'est pas que son avis, comme on a veu, n'ait tué le malade, et que celuy de Theophraste

ne fust beaucoup meilleur asseurément : Mais enfin, il a tort dans les circonstances, et il ne deuoit pas estre d'vn autre auis que son Ancien. Qu'en dites-vous?

M. DES FONANDRÉS.

Sans doute. Il faut tousiours garder les formalitez, quoy qu'il puisse arriver.

M. TOMÉS.

Pour moy i'y suis seuere en Diable, à moins que ce soit entre amis, et l'on nous assembla vn iour trois de nous autres auec vn Medecin de dehors, pour vne consultation, où i'arrestay toute l'affaire, et ne voulus point endurer qu'on opinast si les choses n'alloient dans l'ordre. Les gens de la maison faisoient ce qu'ils

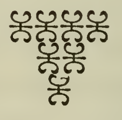
pouuoient, et la maladie pressoit : mais ie n'en voulus point demordre, et la malade mourut brauement pendant cette contestation.

M. DES FONANDRÉS.

C'est fort bien fait d'apprendre aux gens à viure, et de leur montrer leur bec jaune.

M. TOMÉS.

Vn homme mort, n'est qu'vn homme mort, et ne fait point de conséquence ; Mais vne formalité negligée porte vn notable prejudice à tout le Corps des Medecins.



SCENE IV.

SGANARELLE, MESSIEVRS TOMÉS, DES FONANDRÉS, MACROTON ET BAHYS.

SGANARELLE.

MEssieurs, l'oppression de ma fille augmente, ie vous prie de me dire viste ce que vous auez resolu.

M. TOMÉS.

Allons, Monsieur.

M. DES FONANDRÉS.

Non, Monsieur, parlez, s'il vous plaist.

M. TOMÉS.

Vous vous mocquez.

M. DES FONANDRÉS.

Ie ne parlerai pas le premier.

M. TOMÉS.

Monsieur.

M. DES FONANDRÉS.

Monsieur.

SGANARELLE.

Hé, de grace, Messieurs, laissez toutes ces ceremonies, et songez que les choses pressent.

M. TOMÉS.

Ils parlent tous quatre ensemble.

La maladie de vostre fille.

M. DES FONANDRÉS.

L'auis de tous ces Messieurs tous ensemble.

M. MACROTON.

Après auoir bien consulté.

M. BAHYS.

Pour raisonner.

SGANARELLE.

Hé, Messieurs, parlez l'vn apres l'autre, de grace.

M. TOMÉS.

Monsieur, nous auons raisonné sur la maladie de vostre fille, et mon auis, à moy, est, que cela procede d'vne grande chaleur de sang : ainsi ie conclus à la saigner le plustost que vous pourrez.

M. DES FONANDRÉS.

Et moy ie dis que sa maladie est vne pourriture d'humeurs, causée par vne trop grande repletion : ainsi

ie conclus à luy donner de l'hemetique.

M. TOMÉS.

Ie soustiens que l'hemetique la tuëra.

M. DES FONANDRÉS.

Et moy, que la saignée la fera mourir.

M. TOMÉS.

C'est bien à vous de faire l'habile homme.

M. DES FONANDRÉS.

Oüy, c'est à moi, et ie vous presteray le colet en tout genre d'érudition.

M. TOMÉS.

Souuenez-vous de l'homme que vous fistes creuer ces iours passez.

M. DES FONANDRÉS.

Souuenez-vous de la Dame que vous auez enuoyée en l'autre monde, il y a trois iours.

M. TOMÉS.

Ie vous ay dit mon auis.

M. DES FONANDRÉS.

Ie vous ay dit ma pensée.

M. TOMÉS.

Si vous ne faites saigner tout à l'heure vostre fille, c'est une personne morte.

M. DES FONANDRÉS.

Si vous la faites saigner, elle ne sera pas en vie dans vn quart d'heure.



SCENE V.

SGANARELLE, M[rs] MACROTON, ET BAHYS, MEDECINS.

SGANARELLE.

A Qui croire des deux? et quelle resolution prendre sur des auis si opposés? Messieurs, ie vous conjure de determiner mon esprit, et de me dire, sans passion, ce que vous croyez le plus propre à soulager ma fille.

M. MACROTON.

Il parle en allongeant ses mots.

Mon-si-eur. Dans. ces. ma-ti-e-res. là. il. faut. pro-ce-der. auec-que. cir-cons-pec-tion. et. ne. ri-en. fai-re,

com-me. on. dit, à. la. vo-lé-e. Dau-tant. que. les. fau-tes. qu'on. y. peut. fai-re. sont. se-lon. nos-tre. Mais-tre. Hip-po-cra-te. d'v-ne. dan-ge-reuse. con-se-quen-ce.

M. BAHYS.

Celui-cy parle tousjours en bredoüillant.

Il est vray. Il faut bien prendre garde à ce qu'on fait. Car ce ne sont pas icy des jeux d'enfant; et quand on a failly, il n'est pas aysé de reparer le manquement, et de restablir ce qu'on a gasté. *Experimentum periculosum.* C'est pourquoy il s'agist de raisonner auparauant, comme il faut, de peser meurement les choses, de regarder le temperament des gens, d'examiner les causes de la maladie, et de voir les remedes qu'on y doit apporter.

SGANARELLE.

L'vn va en tortuë, et l'autre court la poste.

M. MACROTON.

Or. Mon-si-eur, pour. ve-nir. au. fait. ie. trou-ue. que. vos-tre. fil-le. a. vne. ma-la-die. chro-ni-que, et. qu'el-le. peut. pe-ri-cli-ter, si. on. ne. luy. don-ne. du. se-cours; dautant. que. les. sym-ptô-mes. qu'elle. a, sont. in-di-ca-tifs. d'v-ne. va-peur. fu-li-gi-neu-se. et. mor-di-can-te, qui. lui. pi-co-te. les. membra-nes. du. cer-veau. Or. cet-te. va-peur. que. nous. nom-mons. en. Grec, *At-mos* est. cau-sé-e. par. des. hu-meurs. pu-tri-des. te-na-ces, et. con-glu-ti-neu-ses, qui. sont. con-te-nuës. dans. le. bas. ven-tre.

M. BAHYS.

Et comme ces humeurs ont esté là engendrées, par vne longue succession de temps; elles s'y sont recuites, et ont acquis cette malignité, qui fume vers la region du cerveau.

M. MACROTON.

Si-bi-en, donc, que. pour. ti-rer, des-ta-cher, ar-ra-cher, ex-pul-ser, é-ua-cuer. les-di-tes. humeurs, il. fau-dra. v-ne. pur-ga-tion. vi-goureu-se. Mais. au. pré-a-la-ble, ie. trou-ue. à. pro-pos, et. il. n'y. a. pas. d'in-con-ue-ni-ent. d'v-ser. de. pe-tits. re-me-des. a-no-dins, c'est. à. di-re, de. pe-tits. la-ue-ments. remol-li-ants. et. de-ter-sifs, de. iulets. et. de. si-rops. ra-frai-chis-sans. qu'on. mes-le-ra. dans. sa. pti-

san-ne.

M. BAHYS.

Apres nous en viendrons à la purgation et à la saignée, que nous reïtererons s'il en est besoin.

M. MACROTON.

Ce. n'est. pas. qu'à-uec. tout-ce-la, vos-tre. fil-le. ne. puis-se. mou-rir; mais. au. moins. vous. au-rez. fait. quel-que. cho-se, et. vous. au-rez. la. con-so-la-ti-on, qu'elle. se-ra. mor-te. dans. les. for-mes.

M. BAHYS.

Il vaut mieux mourir selon les regles, que de rechapper contre les regles.

M. MACROTON.

Nous. vous. di-sons. sin-ce-re-ment. nos-tre. pen-sée.

M. BAHYS.

Et vous auons parlé, comme nous parlerions à nostre propre frere.

SGANARELLE.

A Monsieur Macroton.

Ie. vous. rends. tres-hum-bles. gra-ces.

A Monsieur Bahys.

Et vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise.





SCENE VI.

SGANARELLE.

ME voila iustement vn peu plus incertain que ie n'estois auparauant. Morbleu, il me vient vne fantaisie. Il faut que i'aille achetter de l'Oruietan, et que ie lui en fasse prendre. L'Oruietan est vn remede dont beaucoup de gens se sont bien trouuez.

SCENE VII.

L'OPERATEVR, SGANARELLE.

SGANARELLE.


Ola. Monsieur, ie vous prie de me donner vne boëte de votre Oruietan, que ie m'en vay vous payer.

L'OPERATEVR *chantant.*

L'or de tous les climats qu'entoure l'Océan
Peut-il iamais payer ce secret d'importance?
Mon remede guerit par sa rare excellence,

Plus de maux qu'on n'en peut nombrer dans tout un an.

la Gale,
la Rogne,
la Tigne,
la Fiéure,
la Peste,
la Goute,
Verole,
Descente,
Rougeole,

O! grande puissance de l'Oruietan.

SGANARELLE.

Monsieur, ie croy que tout l'or du monde n'est pas capable de payer vostre remede : mais pourtant, voicy vne piece de trente sols que vous prendrez, s'il vous plaist.

L'OPERATEVR *chantant.*

Admirez mes bontez et le peu qu'on vous vend,
Ce tresor merueilleux que ma main vous dispense.
Vous pouuez auec luy brauer en asseurance,
Tous les maux que sur nous l'ire du Ciel répand :
la Gale,
la Rogne,
la Tigne,
la Fiéure,
la Peste,
la Goute,
Verole,

Descente,
Rougeole,
O! grande puissance de l'Oruietan.

Fin du deuxiesme Acte.

II. ENTRE-ACTE.

P*Lusieurs Triuelins et plusieurs Scaramouches, Vallets de l'Operateur, se resioüyssent en dançant.*





ACTE III.

SCENE I.

MESSIEVRS FILERIN, TOMÉS ET DES FONANDRÉS

M. FILERIN.

N'Auez-vous point de honte, Messieurs, de montrer si peu de prudence pour des gens de vostre âge, et de vous estre querellez comme de ieunes estourdis? Ne voyez-vous pas bien quel tort ces sortes de querelles nous font parmy le monde? et n'est-ce pas assez que

les sçavants voyent les contrarietez, et les dissentions qui sont entre nos Autheurs et nos anciens Maistres, sans descouurir encore au peuple, par nos debats et nos querelles, la forfanterie de nostre Art. Pour moy, ie ne comprens rien du tout à cette méchante Politique de quelques vns de nos gens. Et il faut confesser, que toutes ces contestations nous ont descrié, depuis peu, d'une estrange maniere, et que, si nous n'y prenons garde, nous allons nous ruïner nous-mesmes. Ie n'en parle pas pour mon interest. Car, Dieu mercy, i'ay desja estably mes petites affaires. Qu'il vente, qu'il pleuue, qu'il gresle, ceux qui sont morts sont morts, et i'ay dequoy me passer des viuans. Mais enfin, toutes ces disputes ne vallent

rien pour la Medecine. Puisque le Ciel nous fait la grace que depuis tant de siecles, on demeure infatué de nous : ne desabusons point les hommes auec nos cabales extrauagantes, et profitons de leur sottise le plus doucement que nous pourrons. Nous ne sommes pas les seuls comme vous sçauez, qui taschons à nous preualoir de la foiblesse humaine. C'est-là que va l'estude de la pluspart du monde, et chacun s'efforce de prendre les hommes par leur foible, pour en tirer quelque profit. Les flateurs, par exemple, cherchent à profiter de l'amour que les hommes ont pour les loüanges, en leur donnant tout le vain encens qu'ils souhaittent : et c'est vn art où l'on fait, comme on void des fortunes

considerables. Les Alchimistes taschent à profiter de la passion que l'on a pour les richeses, en promettant des montagnes d'or à ceux qui les escoutent. Et les diseurs d'Horoscope, par leurs Predictions trompeuses profitent de la vanité, et de l'ambition des credules esprits : mais le plus grand foible des hommes, c'est l'amour qu'ils ont pour la vie, et nous en profitons nous austres, par nostre pompeux galimatias ; et sçavons prendre nos auantages de cette veneration, que la peur de mourir, leur donne pour nostre mestier. Conseruons-nous donc dans le degré d'estime où leur faiblesse nous a mis, et soyons de concert auprés des malades, pour nous attribuer les heureux succez de la maladie, et

rejetter sur la Nature toutes les beueuës de nostre art. N'allons point, dis-je, destruire sottement les heureuses preuentions d'vne erreur qui donne du pain à tant de personnes.

M. TOMÉS.

Vous auez raison en tout ce que vous dites; mais ce sont chaleurs de sang, dont par fois on n'est pas le maistre.

M. FILERIN.

Allons donc, Messieurs, mettez bas toute rancune, et faisons icy vostre accommodement.

M. DES FONANDRÉS.

I'y consens. Qu'il me passe mon hemetique pour la malade dont il s'agist, et ie lui passeray tout ce qu'il

voudra pour le premier malade dont il sera question.

M. FILERIN.

On ne peut pas mieux dire. Et voila se mettre à la raison.

M. DES FONANDRÉS.

Cela est fait.

M. FILERIN.

Touchez donc là. Adieu. Vne autre fois montrez plus de prudence.



SCENE II.

MESSIEVRS TOMÉS, DES FONANDRÉS, LYSETTE.

LYSETTE.

QVoy, Messieurs, vous voila, et vous ne songez pas à réparer le tort qu'on vient de faire à la Medecine.

M. TOMÉS.

Comment, qu'est-ce?

LYSETTE.

Vn insolent qui a eu l'effronterie d'entreprendre sur vostre mestier: et qui sans vôtre ordonnance, vient

de tuer vn homme d'vn grand coup d'espée au trauers du corps.

M. TOMÉS.

Escoutez, vous faites la railleuse: mais vous passerez par nos mains quelque iour.

LYSETTE.

Ie vous permets de me tuer lors que i'auray recours à vous.



SCENE III.

LYSETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

HÉ bien, Lysette, me trouues-tu bien ainsi?

LYSETTE.

Le mieux du monde, et ie vous attendois auec impatience. Enfin, le Ciel m'a faite d'vn naturel le plus humain du monde, et ie ne puis voir deux Amans soûpirer l'vn pour l'autre, qu'il ne me prenne vne tendresse charitable, et vn desir ardent de soulager les maux qu'ils souffrent.

Ie veux à quelque prix que ce soit, tirer Lucinde de la tyrannie où elle est, et la mettre en vostre pouuoir. Vous m'auez plû d'abord, ie me connois en gens, et elle ne peut pas mieux choisir. L'amour risque des choses extraordinaires, et nous auons concerté ensemble vne manière de stratagéme, qui pourra peut-estre nous reüssir. Toutes nos mesures sont déjà prises. L'homme à qui nous auons affaire n'est pas des plus fins de ce monde et si cette auanture nous manque, nous trouuerons mille autres voyes, pour arriuer à notre but. Attendez-moy-là seulement, ie reviens vous querir.



SCENE IV.

SGANARELLE, LYSETTE.

LYSETTE.


Onsieur, allegresse! allegresse!

SGANARELLE.

Qu'est-ce?

LYSETTE.

Resioüyssez-vous.

SGANARELLE.

De quoy?

LYSETTE.

Resioüissez-vous, vous dis-je.

SGANARELLE.

Dy-moy donc ce que c'est, et puis ie me resioüiray peut-estre.

LYSETTE.

Non, ie veux que vous vous resioüissiez auparauant: que vous chantiez, que vous danciez.

SGANARELLE.

Sur quoy?

LYSETTE.

Sur ma parole.

SGANARELLE.

Allons donc, la lera la la, la lera la. Que Diable!

LYSETTE.

Monsieur, vostre fille est guerie.

SGANARELLE.

Ma fille est guerie!

LYSETTE.

Oüy, ie vous amene vn Medecin : mais vn Medecin d'importance, qui fait des cures merueilleuses, et qui se mocque des autres Medecins.

SGANARELLE.

Où est-il?

LYSETTE.

Ie vais le faire entrer.

SGANARELLE.

Il faut voir si celui-cy fera plus que les autres.



SCENE V.

CLITANDRE, *en habit de Medecin,* SGANARELLE, LYSETTE.

LYSETTE.

E voicy.

SGANARELLE.

Voilà vn Medecin qui a la barbe bien ieune.

LYSETTE.

La science ne se mesure pas à la barbe; et ce n'est pas par le menton qu'il est habile.

SGANARELLE.

Monsieur, on m'a dit que vous auiez des remedes admirables, pour faire aller à la selle.

CLITANDRE.

Monsieur, mes remedes sont differens de ceux des autres : Ils ont l'hemetique, les saignées, les medecines, et les lauemens : Mais moy, ie gueris par des paroles, par des sons, par des lettres, par des talismans, et par des anneaux constellez.

LYSETTE.

Que vous ay-ie dit?

SGANARELLE.

Voila vn grand homme.

LYSETTE.

Monsieur, comme vostre fille est

là toute habillée dans vne chaise, ie vais la faire passer icy.

SGANARELLE.

Oüy, fay.

CLITANDRE.

Tastans le pouls à Sganarelle.

Vostre fille est bien malade.

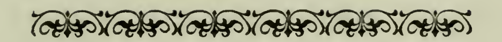
SGANARELLE.

Vous connaissez cela icy.

CLITANDRE.

Oüy, par la sympathie qu'il y a entre le pere et la fille.





SCENE VI.

LVCINDE, LYSETTE, SGANARELLE, CLITANDRE.

LYSETTE.

TEnez, Monsieur, voilà vne chaise aupres d'elle. Allons, laissez-les-là tous deux.

SGANARELLE.

Pourquoy? ie veux demeurer-là.

LYSETTE.

Vous mocquez-vous? Il faut s'esloigner, vn Medecin a cent choses à demander, qu'il n'est pas honneste qu'vn homme entende.

CLITANDRE.

Parlant à Lucinde à part.

Ah, Madame, que le rauissement où ie me trouue est grand! et que ie sçay peu par où vous commencer mon discours. Tant que ie ne vous ay parlé que des yeux, i'avois, ce me sembloit, cent choses à vous dire: et maintenant que i'ay la liberté de vous parler de la façon que ie souhaittois, ie demeure interdit : et la grande ioye où ie suis, estouffe toutes mes paroles.

LVCINDE.

Ie puis vous dire la mesme chose, et ie sens comme vous des mouuemens de ioye, qui m'empeschent de pouuoir parler.

CLITANDRE.

Ah, Madame! que ie serois heu-

reux! s'il estoit vray que vous sentissiez tout ce que ie sens, et qu'il me fust permis de iuger de vostre âme par la mienne. Mais, Madame, puis-je au moins croire que ce soit à vous à qui ie doiue la pensée de cet heureux stratageme, qui me fait ioüir de vostre presence?

LVCINDE.

Si vous ne m'en deuez pas la pensée, vous m'estes redeuable, au moins d'en auoir approuvé la proposition auec beaucoup de joye.

SGANARELLE, *à Lysette.*

Il me semble qu'il luy parle de bien prés.

LYSETTE, *à Sganarelle.*

C'est qu'il obserue sa physionomie, et tous les traits de son visage.

CLITANDRE, *à Lucinde.*

Serez-vous constante, Madame, dans ces bontez que vous me tesmoignez?

LVCINDE.

Mais vous, serez-vous ferme dans les resolutions que vous auez montrées?

CLITANDRE.

Ah! Madame, iusqu'à la mort. Ie n'ay point de plus forte enuie que d'estre à vous, et ie vais le faire paroistre dans ce que vous m'allez voir faire.

SGANARELLE.

Hé bien, nostre malade, elle me semble vn peu plus gaye.

CLITANDRE.

C'est que i'ay desià fait agir sur

elle vn de ces remedes, que mon art m'enseigne. Comme l'Esprit a grand empire sur le corps, et que c'est de luy bien souuent que procedent les maladies, ma coustume est de courir à guerir les esprits auant que de venir au corps. I'ay donc obserué ses regards, les traits de son visage, et les lignes de ses deux mains : et par la science que le Ciel m'a donnée, i'ay reconnu que c'estoit de l'esprit qu'elle estoit malade, et que tout son mal ne venoit que d'vne imagination déreglée, d'vn desir depraué de vouloir estre mariée. Pour moy, ie ne voy rien de plus extrauagant et de plus ridicule, que cette enuie qu'on a du mariage.

SGANARELLE.

Voilà vn habile homme !

CLITANDRE.

Et i'ay eu, et auray pour luy, toute ma vie, vne auersion effroyable.

SGANARELLE.

Voilà vn grand Medecin.

CLITANDRE.

Mais, comme il faut flatter l'imagination des malades, et que i'ay veu en elle de l'alienation d'esprit : et mesme, qu'il y auoit du peril à ne luy pas donner vn prompt secours ; ie l'ay prise par son foible, et luy ay dit que i'estois venu icy pour vous la demander en mariage. Soudain son visage a changé, son teint s'est esclaircy, ses yeux se sont animez ; et si vous voulez pour quelques iours l'entretenir dans cette erreur, vous verrez que nous la tirerons d'où elle

est.

SGANARELLE.

Oüy da, ie le veux bien.

CLITANDRE.

Apres nous ferons agir d'autres remedes pour la guerir entierement de cette fantaisie.

SGANARELLE.

Oüy, cela est le mieux du monde. Hé bien, ma fille, voila Monsieur qui a enuie de t'espouser, et ie lui ay dit que ie le voulois bien.

LVCINDE.

Helas, est-il possible?

SGANARELLE.

Oüy.

LVCINDE.

Mais, tout de bon?

SGANARELLE.

Oüy, oüy.

LVCINDE.

Quoy, vous estes dans les sentimens d'estre mon mary?

CLITANDRE.

Oüy, Madame.

LVCINDE.

Et mon père y consent?

SGANARELLE.

Oüy ma fille.

LVCINDE.

Ah, que ie suis heureuse, si cela est veritable!

CLITANDRE.

N'en doutez point, Madame, ce n'est pas d'aujourd'huy que ie vous

aime, et que ie brûle de me voir vostre mary, ie ne suis venu ici que pour cela : et si vous voulez que ie vous dise nettement les choses comme elles sont, cet habit n'est qu'vn pur pretexte inuenté, et ie n'ay fait le Medecin que pour m'approcher de vous, et obtenir ce que ie souhaitte.

LVCINDE.

C'est me donner des marques d'un amour bien tendre, et j'y suis sensible autant que ie puis.

SGANARELLE.

Oh ! la folle ! oh ! la folle ! oh ! la folle !

LVCINDE.

Vous voulez donc bien, mon pere, me donner Monsieur, pour espoux ?

SGANARELLE.

Oüy, ça donne-moy ta main. Donnez-moy vn peu aussi la vostre pour voir.

CLITANDRE.

Mais, Monsieur...

SGANARELLE.

S'estouffant de rire.

Non, non, c'est pour..... pour lui contenter l'esprit. Touchez-là. Voila qui est fait.

CLITANDRE.

Acceptez pour gage de ma foy cet anneau que ie vous donne. C'est vn anneau constellé, qui guerit les esgaremens d'esprit.

LVCINDE.

Faisons donc le contract, afin que rien n'y manque.

CLITANDRE.

Hélas, ie le veux bien, Madame. Ie vais faire monter l'homme qui escrit mes remedes, et lui faire croire que c'est un Notaire. *A Sganarelle.*

SGANARELLE.

Fort bien.

CLITANDRE.

Hola, faites monter le Notaire que i'ay amené auec moy.

LVCINDE.

Quoy, vous auiez amené vn Notaire?

CLITANDRE.

Oüy, Madame.

LVCINDE.

I'en suis rauie.

SGANARELLE.

Oh la folle ! oh la folle !

SCENE VII.

LE NOTAIRE, CLITANDRE, SGANARELLE, LVCINDE, LYSETTE.

Clitandre parle au Notaire à l'oreille.

SGANARELLE.

OVy, Monsieur, il faut faire vn contract pour ces deux personnes-là. Escriuez (voila le contract qu'on fait) ie lui donne vingt mille escus en mariage. Escriuez.

Le notaire escrit.

LVCINDE.

Ie vous suis bien obligée, mon pere.

LE NOTAIRE.

Voila qui est fait, vous n'auez qu'à venir signer.

SGANARELLE.

Voila vn contract bien-tost basti.

CLITANDRE.

Au moins...

SGANARELLE.

Hé non, vous dis-je, sçait-on pas bien? Allons, donnez-lui la plume pour signer. Allons, signé, signé, signé. Va, va, ie signerai tantost moi.

LVCINDE.

Non, non, ie veux auoir le contract entre mes mains.

SGANARELLE.

Hé bien, tien. Es-tu contente?

LVCINDE.

Plus qu'on ne peut s'imaginer.

SGANARELLE.

Voila qui est bien. Voila qui est bien.

CLITANDRE.

Au reste, ie n'ay pas eu seulement la precaution d'amener vn Notaire, i'ay eu celle encore de faire venir des voix et des instrumens pour celebrer la feste, et pour nous resiouïr. Qu'on les fasse venir. Ce sont des gens que ie mene auec moy, et dont ie me sers tous les iours pour pacifier auec leur harmonie les troubles de l'esprit.

SCENE DERNIERE.

LA COMEDIE, LE BALLET, ET LA MVSIQVE.

Tous trois ensemble.

SAns nous tous les hommes
Deuiendroient mal sains:
Et c'est nous qui sommes
Leurs grands Medecins.

LA COMEDIE.

Veut-on qu'on rabatte
Par des moyens doux,
Les vapeurs de rate,
Qui vous minent tous,
Qu'on laisse Hippocrate
Et qu'on vienne à nous.

Durant qu'ils chantent, et que les jeux, les ris et les plaisirs dançent, Clitandre emmene Lucinde.

Tous trois ensemble.

Sans nous.....

SGANARELLE.

Voila vne plaisante façon de guerir. Où est donc ma fille et le Medecin?

LYSETTE.

Ils sont allez acheuer le reste du mariage.

SGANARELLE.

Comment, le mariage?

LYSETTE.

Ma foy, Monsieur, la Becasse est bridée, et vous auez crû faire vn jeu, qui demeure vne verité.

SGANARELLE.

Les dançeurs le retiennent, et veulent le faire dançer de force.

Comment, Diable : Laissez-moy aller : laissez-moy aller, vous dis-je. Encore. Peste des gens.

FIN.

DES PRESSES PARISIENNES

DE D. JOUAUST

IMPRIMEUR

en l'année

M DCCC LXVI

Deux cents ans jour pour jour après la première impression

Par les soins de LOUIS LACOUR





NOTES

La Comédie-Ballet, *l'Amour medecin*, fut représentée pour la première fois à Versailles le 15 septembre 1665, et donnée le 22 suivant par la troupe du roi, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, où elle eut vingt-six représentations consécutives. Molière remplit sur l'une et l'autre scène le rôle de Sganarelle.

Les médecins ridiculisés dans cette pièce furent tous reconnus par leurs contempo-

rains', et Guy Patin a pris soin de noter dans ses lettres le grand succès de cette satire. Voir celles des 22 et 25 septembre 1665.

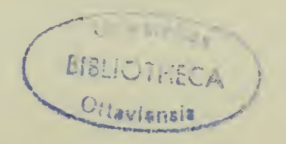
Des Fonandrés est Elie Beda dit Des Fougerais, célèbre charlatan diplômé. On remarquera que Molière met la conversation des docteurs sur leurs promenades équestres dans Paris. A cette particularité se rattache une anecdote intéressante relevée par Lomenie de Brienne dans ses *Mémoires* (Édit. 1828, II, 163). A la mort de Mazarin, Des Fougerais avait acheté dans l'écurie du cardinal « la belle mule de don Louis de Haro » qui après avoir servi de monture à deux premiers ministres porta « un medecin crotté ». C'est notre Des Fougerais que l'on qualifie de la sorte.

Esprit, médecin de Monsieur, figure sous

le nom de Bahys ; Macroton est Guenaut, médecin de la reine, et Tomés, Valot, médecin du roi.

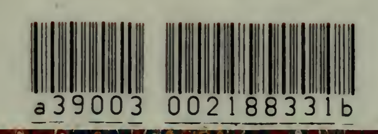
La seconde édition de *l'Amour medecin* fut achevée d'imprimer le 20 novembre 1668, et la pièce parut avec la date de 1669. Ni cette édition ni les suivantes ne contiennent de variantes dignes de remarque.






OV VONT ELLES ?




a39003 002188331b

